
3.314
Y
1665



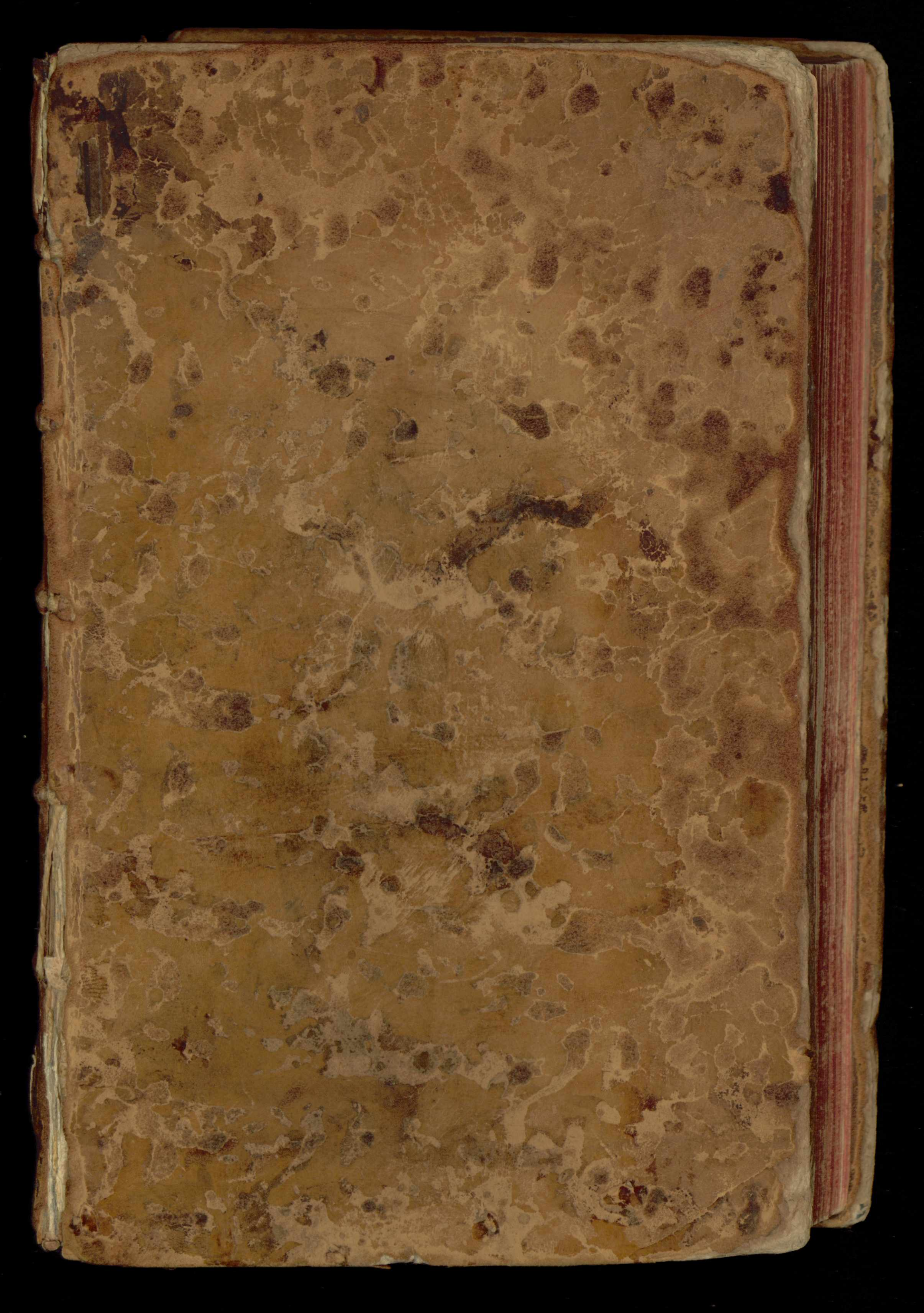
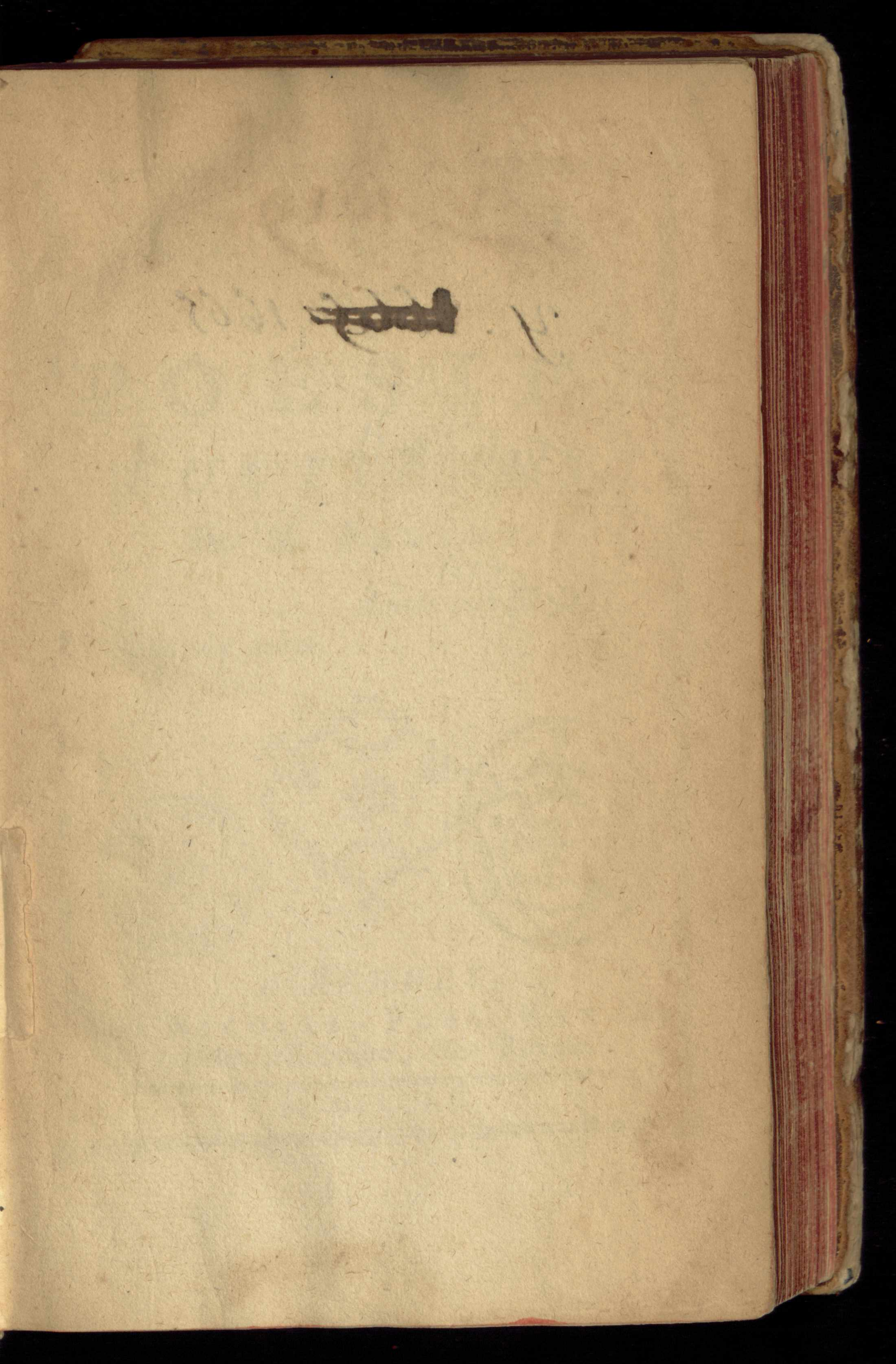






Table p. 4



# VOYAGE

## *PAR DE-LA*

# L'AUTRE MONDE.

# VOYAGE
## *PAR DE-LA*
# L'AUTRE MONDE.



UE nous devons à tout Auteur,
Qui nous racontant ses Voyages,
Nous réjoüit par ses Ouvrages!
Qu'il est charmant pour un Lecteur
De passer les ondes ameres
En sûreté de tout écueil,
Et d'observer d'un bon fauteuil
Toutes les Terres étrangeres!
D'aller, guidé par Paul Lucas,
Parcourir ces heureux climats,
Par l'eau du Nil rendus fertiles;
Et sans craindre les crocodiles

Ou la morsure des serpens,
D'admirer de superbes Villes
Et des Monumens inutiles.
Vainqueur des outrages du tems,
De voir sous un brûlant Soleil
L'Africain à face si noire,
Que nous voulons à peine croire
Qu'il pense & soit notre pareil.
Le Chinois, d'une adresse étrange,
Travailler la soye à Canton;
Le Batave, aux rives du Gange,
Cherchant le ris & le coton,
Et les parfums dans l'Arabie.
L'Iroquois habillé de peaux,
Pour nous procurer des chapeaux,
Dépouiller le Peuple amphibie.
Enfin de voir au fond des bois,
D'où nous paroit s'élever l'Ourse,
Le Lapon souflant dans ses doigts,
Sur les glaçons prendre sa course.
Quel plaisir offre à tous nos sens

Ce beau séjour de la Caldée,
Demeure à nos premiers Parens
Pendant qu'ils furent innocens,
Par le Ciel, dit-on, acordée;
Et cette Isle encor qui répand
Le bon girofle par le Monde;
Ceylan en canelle féconde,
Et dont la douce odeur s'étend
A trente milles à la ronde!

Que j'aime à traverser les flots,
Pour contempler ces deux Héros,
Colomb & Cortez, l'un & l'autre
Tantôt Guerrier, tantôt Apôtre,
L'Epée & l'Evangile en main,
Trouvant un nouveau genre-humain;
L'un au Pérou, l'autre au Mexique,
Et donnant à l'Amériquain,
Pour ses tresors qu'il cache envain,
Des fers & la Foi Catholique!
Que de biens! que d'utilité

Résultent de ces découvertes !
Combien de richesses offertes
A l'humaine cupidité !
Que de remedes salutaires
Pour rétablir notre santé,
Sans les secours peu nécessaires
De l'homicide Faculté !
Est-il une honnête Famille
A qui ne soit pas parvenu
Du cacao, de la vanille
Le mérite si reconnu,
Et les qualités si parfaites
De la liqueur qui chaque jour
Se vend dans toutes ces Retraites
Où l'Oisiveté tient sa cour ?
Pour mon Pays rempli d'amour,
Je veux l'enrichir à mon tour
Des découvertes que j'ai faites ;
Au reste qu'il n'espere pas
Que Docteur en Astronomie,
La regle en main & le compas,

Je démontre à l'Académie,
Avec un grand Obſervateur,
Que tout eſt changé dans le Monde
Et que la Terre n'eſt plus ronde,
Comme la fit le Créateur.
A diſputer ſur ſa figure
Je n'ai pas le moindre intérêt,
Je ſuis content de la Nature,
Et je la laiſſe comme elle eſt:
Je parle d'une découverte,
Que j'oſe avancer ſans façon,
Valoir au moins l'Iſle deſerte
Du ſolitaire Robinſon;
Et j'entends que de mes Voyages,
Quoiqu'écrits en ſtile badin,
On retire autant d'avantages
Que de ceux de Fanferedin
Dans le Pays de Romancie,
De Guliver dans l'Illiput:
Enfin ſans que je me ſoucie
Qu'on me blâme ou me remercie,

Je commence & vais à mon but.

Je pars de cette immense Ville,
A qui la Seine, par le cours
De son eau legere & tranquile,
Donne un continuel secours.
Au bord de ce Canal antique,
S'éleve un Palais somptueux,
Qui sur un Jardin magnifique
Jette un regard majestueux:
Séjour brillant & fastueux,
Qui de l'éclat qu'il fait paroitre,
Eblouït au premier aspect,
Et semble annoncer le respect
Qu'on doit à son auguste Maître.
C'est dans ce Jardin qu'à son choix
On fait des conquêtes aisées,
Et que Cupidon sans carquois,
Au-lieu de fléches aiguisées,
A des Nimphes aprivoisées
Qui rangent les cœurs sous ses Loix.

Un peu plus loin regnent des Bois,
Apelés *les Champs Elisées*,
Lieu charmant à la vérité ;
Mais si c'est celui si vanté,
Où, dit-on, tout plaisir abonde,
Quand du Stix on a passé l'onde,
Je ne suis point encor tenté
D'être Habitant de l'autre Monde ;
Car tout exactement compté,
Je ne vois pas que ces rivages
Offrent des biens assez parfaits,
Ni d'assez rares avantages,
Pour contenter tous les souhaits.
Je n'ai point vu dans des Boccages,
Exemts de l'horreur des Hivers
Et de l'insulte des orages,
Sous des ombrages toujours verds,
Ces Héros ennemis des vices,
Les Aristotes, les Platons,
Les Socrates & les Catons,
Se rassasier de délices.

J'ai vu quelques Joüeurs diſpos,
Ombres bien en chair & en os,
Ocuper un grand intervalle,
Et par d'héroïques efforts,
De ſueurs s'épuiſer le corps,
Pour ſe renvoyer une balle.
J'en ai vu d'autres, à pas lents,
Promener avec élégance,
Sur des chevaux caracolans,
Leurs graces & leur ſuffiſance.
Enfin dans ce divin Pays
Je n'ai rien vu que d'ordinaire,
Pour deux Lucreces, dix Lays,
N'épargnant ni roſes ni lys,
Pour s'aſſurer du droit de plaire.
Une Beauté ſexagénaire,
Vertueuſe au deffaut d'Amans,
Abandonnée & ſolitaire;
Quelques Réguliers fainéans,
Liſant au-lieu du Bréviaire,
Des ſotiſes & des Romans.

Que ſçais-je encore ! des enfans
S'amuſant d'une triſte vielle ;
Et pour faire un recit complet,
Quelques Laquais prenant querelle
En joüant au petit palet.
Eſt-ce donc là dequoi tant dire ?
Je crois qu'on doit beaucoup plus rire
Au Paradis de Mahomet.
C'eſt ainſi qu'Homere & Virgile,
Qui ſemblent aſſez s'acorder,
Parlant de cet heureux aſile,
Exercent leur eſprit fertile,
Et nous en donnent à garder.
Il eſt vrai qu'on peut les en croire
Au ſujet d'un Fleuve infernal,
Qui, diſent-ils, roule une eau noire ;
Car près de ce ſéjour de gloire,
On rencontre un ſale Canal,
Qui peut bien être l'Urinal
De Pluton & de Proſerpine :
Fleuve malpropre aſſurément,

Et que l'on passe promptement
En bouchant du doigt la narine.
Mais, n'en déplaise à ces Guerriers,
Chefs des Troyens, Princes d'Ithaque,
Enée, Ulisse, Telémaque,
Et tous autres Avanturiers,
Je n'ai vu ni Carons ni Barques.
A l'égard du trio des Parques,
Elles ont un emploi nouveau;
A faire tourner le fuseau,
Bien fin, ma foi, qui les ratrape;
Faire des nœuds est bien plus beau,
C'est aux Disciples d'Esculape
Qu'elles ont laissé leur cizeau:
Et les Alectons, les Megeres,
Que l'on dit être des Sorcieres,
Pires que tous les Lucifers,
Ne sont pas autres aux Enfers
Qu'on en voit sur nos Hemisphères.

Mais continuant mon chemin,

Je parviens au Grillage enfin
Qui de ces Enfers eſt le terme,
Et que je ſoutiens fort & ferme
Gardé, non pas par un mâtin,
Mais par des roquets de la Ferme.
Ici tous nos Voyageurs las,
Bornent leur courſe vagabonde;
Pour moi, par de-là l'autre Monde,
Je cherche de nouveaux climats.
Loin de retourner en arriere,
Pourſuis, Lecteur, n'héſite pas,
Tu ſeras payé de tes pas,
Puiſque le but de ta carriere
Eſt un ſéjour rempli d'apas.

Je paſſe à peine la Barriere,
Que ſur le penchant d'un côteau,
Je trouve à ma droite un Château
D'une ordonnance ſinguliere:
Je n'y vis point d'apartemens
De la grandeur acoutumée

Mais tout au plus les logemens
D'un Mirmidon, ou d'un Pigmée ;
Je dirois en termes de l'Art
Quel en eſt l'ordre & la ſtructure ;
Si par un effet du hazard
J'avois apris l'Architecture ;
Mais je m'en conſole aiſément,
Et l'on ſçaura donc ſeulement
Qu'une demeure auſſi jolie
Eſt le CHATEAU DE LA FOLIE.
Maintenant on peut concevoir
Qu'à cette immortelle Puiſſance,
De qui ſur toute notre engeance
S'exerce l'abſolu pouvoir,
Me trouvant près de ſon Manoir,
Je devois une révérence.
Comme un ſujet des plus ſoumis
J'entre donc chez ma Souveraine,
Pour un Rimeur à la douzaine
Je m'annonce, & je ſuis admis ;
Mais à quel point fut ma ſurpriſe ;

Quand regardant du haut en bas
Je ne vis d'abord que des Rats,
Qui ſautans chacun à leur guiſe,
Faiſoient un horrible fracas.
Les uns avec des barbes griſes,
De tous les Galans ſurannés
Etoient ſans doute deſtinés
A concerter les entrepriſes.
Les autres enflés de courroux;
Etoient pour porter le deſordre,
Et donner aux Maris jaloux
Chaque jour du fil à retordre :
Il en étoit d'un certain ordre,
Ceux-ci n'étoient pas les moins gros;
C'étoient les Rats enclins à mordre
Des Médiſans & des Bigots.
On en voyoit d'une autre race
Qui voltigeoient inceſſanment,
Sans pouvoir garder une place
Ni ſe fixer un ſeul moment :
Ceux-là portoient des étiquettes,

Où l'on liſoit diſtinctement,
*Ici ſont les Rats des Coquettes.*
Au reſte à guider des Catins
Ils ne bornoient pas leur mérite,
Ils régloient auſſi la conduite
Des Petits-Maîtres libertins.
Ma foi, je ne finirois pas,
Si j'étois aſſez imbécile
Pour vouloir chanter tous les Rats
Qui réſidoient en cet aſile.
Rats courtiſans, Rats contrefaits;
Rats devorans, Rats de pratique;
Rats altérés, Rats de Muſique;
Rats de Finance, Rats refaits;
Rats plus ſecs que des allumettes;
Rats de Soufleurs & de Poëtes;
Rats de Chapitre & Rats Cloîtrés;
Rats nourris au ſein d'un fromage;
Rats engraſſés dans une cage;
Rats Bernadins & Prémontrés;
Rats de Province, Rats badauts;

Rats de Cave & de Barbarie ;
Voilà les rares animaux
Gardés dans la Ménagerie,
Sans compter ceux déja partis
Pour aller en mille Cervelles,
Ocuper les places ſi belles
De Commiſſaires Départis.
Un rat me prit, & je ſortis ;
Mais par une route ſecrette,
J'allai juſqu'à l'apartement
Où la Folie à ce moment
Etoit à faire ſa Toilette.
Là toujours quelques Favoris
Se rencontroient par avanture
Pour décider de ſa parure
Comme il ſe pratique à Paris :
Il y venoit de ces Aimables
Qui, pour ce qu'ils nomment eſprit,
Ont l'art d'acheter à crédit
Le droit d'aller piquer les tables,
De ces Fainéans agréables,

Qui ſur un nouveau quolibet,
Un rébus, un colifichet,
Ont l'honneur d'être intariſſables.
C'étoit un Abbé bien muſqué,
De ceux qui diſent peu d'office,
Et dont le gros du Bénéfice
Sur chacun eſt hipothéqué,
Qui ce jour étoit de Service.
Tandis qu'à l'Objet de ſes vœux,
Le Galant au fait de la mode,
Nattoit lui-même les cheveux,
Suivant la meilleure méthode;
Dieu ſçait ſi d'un brillant caquet,
De la Belle il charmoit l'oreille,
Lui qui mieux qu'aucun Perroquet
Savoit répéter à merveille
Tout ce qu'auprès d'un autre Objet
Il avoit débité la veille.
Si je fûs bien ou mal reçu,
C'eſt ce que mon Lecteur ignore;
Je veux pourtant qu'il ſache encore

Que j'entrai ſans être aperçu ;
Car la ſublime extravagance
N'avoit d'attention à voir
Que l'objet de ſa complaiſance
Que lui préſentoit ſon miroir.
Sans perdre donc une parole
J'étois témoin d'un entretien
Où ronfloit toujours l'Hyperbole ;
J'écoutois ſans comprendre rien.
Par bonheur ſur une Conſole
Un Edit étoit à propos,
Je m'en ſaiſis & lûs ces mots :

LA HAUTE ET PUISSANTE FOLIE,
Par qui la raiſon abolie,
Depuis long-tems eſt au rebut :
A nos amés les Nouvelliſtes,
Souffleurs, Poëtes, Médailliſtes
Et tous Cervaux fêlés, SALUT.
NOUS tendons à tout ridicule
Où le caprice Nous conduit,

Ainſi ſans autre préambule,

VOULONS ET NOUS PLAIT CE QUI SUIT :

I.

TOUT Petit-Maître en un Spectacle
Se gardera d'être attentif ;
Qu'à ſe montrer il ſoit actif,
Et qu'enſuite inſtruit par miracle,
Il prenne le ton déciſif
Et juge la Piece en Oracle.

II.

A notre pouvoir ſouverain
Il feroit une injure atroce,
S'il étoit ſeul dans un caroſſe
Sans Livre ou Lettre dans ſa main :
Il faut qu'il ſemble que pour lire
Il n'a que ce tems de loiſir,
Et que pour vâquer au plaiſir,
Le reſte à peine peut ſuffire.

III.

QU'IL ſe préſerve d'épargner
Un jeune Objet aux promenades,

Mais que joignant ſes Camarades,
Il aille avec eux le lorgner,
Et que la Belle environnée
De la Cohorte mutinée
De tous nos jeunes Turbulens,
Ne puiſſe ſortir d'une allée,
Sans recevoir de l'Aſſemblée
Les brocards les plus inſolens.

I V.

NOUS approuvons en toute Belle
Cette artificielle rougeur,
Qui ſupplée au deffaut de celle
Que jadis cauſoit la pudeur;
De rouge donc feront uſage
Hommes & Femmes: C'eſt ſelon,
Les Femmes l'auront au viſage,
Les Petits-Maîtres au talon.

V.

EN dépit des Cerveaux débiles,
Les Gens du bel air auront ſoin
D'avoir des odeurs ſi ſubtiles,

Qu'on puisse les sentir de loin . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je laissai-là l'Edit fatal,
Picqué contre les odeurs fortes,
Car j'en sentois de tant de sortes
Que je pensai me trouver mal ;
Et j'aurois bien-tôt fait retraite
Sans avoir fait mon compliment,
Mais je vis que dans un moment
On alloit quiter la Toilette.
En effet la Beauté fantasque
De la Mode ayant usé l'Art,
De deux ou trois couches de fard
S'étoit fait un grotesque masque ;
L'Abbé mit la mouche assassine
Dans un endroit qu'elle approuva,
Elle sourit, fit une mine,
Se trouva belle & se leva.

Je n'allai point, en Orateur,
M'engager dans une harangue

Et de mots épuiſer la Langue
Pour faire un menſonge flatteur ;
Mais de la maniere ſoumiſe
Dont un Ecolier négligent
Dit une Leçon mal-apriſe
Devant ſon orgueilleux Régent ;
Ou tel qu'un Capucin Novice,
Vraiment contrit & pénitent,
Sans détour & ſans artifice,
Dit ſa coulpe au Très-Révérend ;
J'avançai vers ma Souveraine,
A qui, non ſans émotion,
Je dis qu'étant ſur ſon Domaine,
J'implorois ſa protection ;
Qu'étant Etranger & timide
Plus qu'une Agente de Venus,
Je la priois d'être mon guide
Dans des Royaumes inconnus.
De ma ridicule Requête
Si l'on veut ſçavoir le ſuccès ;
La Déeſſe en rit à l'excès,

Et puis fit un ſigne de tête,
Auquel je compris, quoique bête,
Que j'avois gagné mon Procès.
Elle lût avec complaiſance
De mauvais Vers que j'avois faits,
Dédiés à SON EXCELLENCE;
Et me faiſant voir ſon Palais,
Où brilloit la magnificence,
J'y remarquai tous les Portraits
Des Héros de Littérature,
De ces Illuſtres en Peinture,
Rimeurs à tort & à travers,
Mettant leurs noms au bas des Vers
Qu'ils font inſérer au Mercure.
La Folie enfin, par le bras,
De la façon la plus aiſée,
Me conduiſant à la croiſée,
Me dit d'un ton à demi bas:

Regarde cette immenſe Ville
Qui ſe préſente devant toi,

De tous ſes Habitans, je croi
Qu'il n'en eſt pas un entre mille
Qui ne ſoit ſoumis à ma Loi.
Combien d'entr'eux, à les entendre,
Ne ſont pas du commun limon,
Mais orgueilleux comme Alexandre,
Prétendent comme lui deſcendre
Au moins de Jupiter-Hammon?
Que je me plais à voir un homme,
Qui ſe croit un Ange mortel,
Parce qu'il préfere Queſnel
A tous les Pontifes de Rome!
Et ce Viellard encor charnel,
Qui de cheveux la tête nuë,
Prétend, à plus de ſoixante ans,
Que de ſon or entretenuë
Sa Bergere aux jeunes Amans
De ſon cœur ferme l'avenuë!
Le Sexe enchanteur à ſon tour
Sçait me ſervir à ſa maniere;
Ici c'eſt une Financiere

Qui voudroit prendre un air de Cour;
Et là, c'eſt une Beauté fiére,
Depuis long-tems ſur le retour,
Qui veut être encore la premiere
Placée au Temple de l'Amour.
Je n'en dirai pas davantage,
Le nombre des fous eſt trop grand
Pour en faire ici l'étalage:
Entre-nous, ce qui me ſurprend,
C'eſt que chacun d'eux ſe croit ſage.

Puiſque tu viens de bonne foi,
Pour me rendre un ſincére hommage,
Voici ce que je fais pour toi:
Aprens que dans mon voiſinage
Il eſt un ſéjour enchanté,
Où l'on goûte un bonheur extrême,
Je veux t'y conduire moi-même;
C'eſt l'Hôtel de la Volupté,
Agréable Divinité,
Qui ſans fin dans l'ame amollie

Fait naître & mourir les désirs;
Voilà quels sont les doux plaisirs
Où conduit la seule Folie.

Elle dit, & dans mon cerveau
La Déesse ayant pris sa place,
Je parts & marche avec audace
Vers le délicieux Château.
Il n'étoit qu'à quelques pas loin
Et la route étoit des plus belles,
Ainsi je n'avois pas besoin
Que l'Amour me prêtât ses aîles :
J'arrivai presque dans l'instant
A cette demeure charmante,
Où la Volupté triomphante
Reçoit un hommage éclatant.
Combien dans ce lieu de délices
Voit-on chaque jour de Mortels
Offrir de tendres Sacrifices
Sur les plus aimables Autels ?
Ce n'est pas la seule Jeunesse

Qui vient y consacrer ses sens,
Il n'est pas jusqu'à la Vieillesse
Qui n'y brûle aussi son encens.
Je fus conduit chez la Prêtresse,
Dont les attraits sont effacés,
Mais qui dans ses beaux ans passés,
Par ses travaux & son exemple,
A juste titre a merité
Que l'équitable Volupté
La fit présider à son Temple.
A cette auguste dignité
Elle joint un honneur insigne,
C'est de descendre en droite ligne
Du Berger, qui fut reputé
De tous les Juges le plus digne
De décider de la beauté.
Elle m'aprît avec bonté
Tous les secrets du Sanctuaire,
Et quel est le culte ordinaire
Qu'on rend à la Divinité.
Mais bientôt la Très-Reverende

Me fit comprendre qu'en ce lieu,
Il n'étoit Déesse ni Dieu
Qui ne demandât une offrande:
Tant à Comus pour ses Festins,
Tant pour les Nymphes de Cythere,
Tant pour celebrer le mystere,
Et tant à Bacchus pour ses Vins,
Sans qu'il fût permis d'en rabattre;
Tout étoit au plus juste prix,
Suivant le Tarif de Cypris,
Clair comme deux & deux font quatre.
Pour satisfaire un créancier,
J'eusse été sans argent sans doute;
Mais dans ce Païs rien ne coute,
Je payai comme un Financier
Bien convaincu d'asthme ou de goute.
Tant mon cœur fut à ce moment
Flatté des douceurs sans pareilles,
Que promettoit un lieu charmant
Qui renfermoit tant de merveilles.
Un doux bruit frappa mes oreilles;

C'étoient les Nymphes de ces lieux,
Qui chantoient une Hymne nouvelle ;
Non à l'Amour chaste & fidèle
Qui s'est envolé dans les Cieux ;
Mais à certain petit Amour,
Plus malin qu'un Page de Cour,
Qui ne se plaît chaque journée,
Qu'à jouer quelque malin tour
Au triste Dieu de l'Hymenée.
La musique étoit de R. .
C'est dire assez qu'elle étoit bonne ;
Les Vers ne plairoient à personne ;
Je n'en raporte qu'un morceau.

» Amour Regne en ces lieux paisibles ;
» Triomphe avec nous à jamais ;
» C'est par l'éclat de nos attraits
» Que tu rends tes traits invincibles :
» Amene nous des cœurs sensibles,
» Pour nous payer tant de bienfaits.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous autres Chanteuſes anciennes,
Syrénes aux goſiers flatteurs,
Auprès de telles Muſiciennes,
Vous euſſiez chanté dans les chœurs;
Et je ne comprens pas qu'Uliſſe,
Pour des Chanteuſes de couliſſe,
Voulût tellement s'oublier:
Il auroit donc fallu lier
Cet amoureux d'une Syréne,
S'il eut entendu ſur la ſcéne,
Ou la F. ou la C. . . .
Pour moi, ſi j'eus l'ame ravie
D'entendre un ſi charmant Concert;
Que mon ſort fut digne d'envie,
Quand un grand Sallon fut ouvert,
Et que j'y vis à découvert
Les plus doux charmes de la vie.
Jamais aux ſenſuels Sultans,
La foule des Graces oiſives
De leurs Divinités captives
N'offrît d'objets plus éclatans.

Tel au milieu d'une nuit claire,
Le Pilote éloigné du Port
Entre tous les Aſtres d'abord
Reconnoit l'Etoile polaire ;
Où, telle, quand Tircis ramene
Son Troupeau gardé par ſon chien ;
La tendre Brebis va ſans peine
Sur mille Agneaux cherir le ſien :
Tel, au milieu de tant de charmes,
Déja tout prêt à m'enflammer,
A Cloris qui ſçut me charmer,
J'allai d'abord rendre les armes.
Fût-il un mortel plus heureux !
De la façon la plus humaine,
Ma trop banale Souveraine
Reçut mon hommage & mes vœux ;
Mais l'Aſſemblée applaudit-elle
Au choix que je fis de Cloris ?
Il fit murmurer chaque Belle,
Qui comptoit remporter le prix.
Pour ma Bergere, outre Cypris

Ne se connoissoit point d'égales;
Et ne parloit de ses Rivales
Qu'avec un dédaigneux mépris.
Hortense, disoit-elle, est fiere;
Et cela vient apparemment
De ce que jadis Couturiere,
Elle écouta plus d'un Amant.
Admirez la petite Omphale !
Voyez comme elle nous étale
Des attraits déja surannés !
Et Lise, avec un pied de nés,
Est cette inconstante Bergere,
Contre qui l'Amour en colere
Lança des traits empoisonnés.
Cloris ne finit la Satyre
Que quand chacune eut son paquet
Et de son médisant caquet,
Dont je ne laissai pas de rire,
J'eus lieu de comprendre bientôt
Que dans ce Païs, comme au nôtre,
Une Beauté mourroit plûtôt

Que de parler en bien d'un autre.

Cependant le Festin s'aprête,
Cloris se couronne de fleurs ;
Elle est l'ornement de la Fête,
Les Graces en font les honneurs ;
Et Bacchus plein de complaisance
Veut bien abandonner les Cieux,
Pour nous verser en abondance
Ses Vins les plus délicieux.
Cloris à me charmer s'empresse,
Et dans sa coupe enchanteresse
M'offrant un breuvage apprêté,
Je bois le vin & la tendresse ;
Et dans les accès d'une yvresse
Dont je me sens tout transporté,
Je tombe en ses bras, je soupire,
Et je m'endors, faut-il le dire ?
Dans le sein de la Volupté.
Douceur, dont mon ame ravie
Jouit pendant tout ce sommeil,

Ah ! pourquoi fûtes-vous ſuivie
D'un ſi précipité réveil ?
De cette nuit délicieuſe
Occupé du ſeul ſouvenir,
Je me flattois pour l'avenir
De l'eſpoir d'une vie heureuſe.
Ç'en eſt fait, me dis-je à moi-même,
Je veux ici paſſer mes jours
Et goûter un bonheur extrême,
Parmi les jeux & les amours.
Mais quoi ! j'oublierois ma Patrie,
Retenu dans de tels liens ;
Non : ma gloire en ſeroit flétrie ;
Allons à mes Concitoyens ;
Ils ſeront enchantés ſans doute,
Que je leur enſeigne la route
Qui m'a conduit à tant de biens :
Pour m'arracher, quoiqu'il en coute,
Des enchantemens de Cloris,
Quittons à l'inſtant ſa demeure ;
Je parts, & dans moins d'un quart d'heure,

Je ſuis de retour à Paris.

De tenter le pelerinage,
Lecteur, te ſens-tu le déſir?
Pour aller au Port du Plaiſir,
Il ne faut qu'un peu de courage.
Pour te guider dans ce Voyage;
Tu n'a pas beſoin de Mentor;
Prens la Folie & beaucoup d'Or,
Avec ce métal ſalutaire,
Tout eſt ouvert, tout eſt permis.
Au demeurant, c'eſt ton affaire;
Voilà ce que je t'ai promis.

*FIN.*

